ÖDÖN VON HORVÁTH

LÉGENDES DE LA FORÊT VIENNOISE

Première version

(Geschichten aus dem Wiener Wald)

Nouvelle traduction française de
Henri Christophe

Répertoire Germanique

EDITIONS DU BRIGADIER

Sur une petite place dans un quartier de Vienne et dans la Forêt Viennoise, entre les deux guerres mondiales. Les hommes et les femmes qui vivent là chantent et boivent, s'aiment et se trompent, partagent leurs espoirs et leurs désillusions, se repoussent et parfois se pardonnent, pour le meilleur et pour le pire. Il y a Magiemag, le propriétaire d'une clinique de poupées, et sa fille Marianne, fiancée depuis l'enfance à Oskar, son voisin boucher. Marianne est séduite par le bel Alfred, un bon-à-rien qui fréquentait auparavant la veuve Valérie, la buraliste de la place, avant que celle-ci ne le remplace par Erich, le neveu de Magiemag. Le tout sous le regard goguenard du capitaine et de Havlitchek, l'assis tant-boucher.

Légendes de la Forêt Viennoise est la pièce la plus célèbre de Horváth. Elle est émaillée de chants et de beuveries, typiques du folklore viennois. Il en existe deux versions, assez différentes. Celle-ci, la première, en trois parties et quinze tableaux, est, derrière sa gaité de façade, la plus cruelle.

Ödön von Horváth (1901-1938) est un dramaturge autrichien joué dans le monde entier. Ses pièces mettent en scène, dans le contexte d'une Allemagne en proie à une très grave crise économique et à la montée du nazisme, la lutte entre des individus isolés à la recherche du bonheur et les forces sociales, économiques et politiques qui les entourent et les asservissent. Peu de personnages réussissent dans l'œuvre de Horváth, malgré les efforts de leur créateur pour croire à leur destin. Lui-même meurt à 37 ans, le 1er juin 1938, en exil à Paris, absurdement écrasé par une branche d'arbre dans la tempête, juste avant l'effondrement total du monde dont il a scruté les failles et les craquements dans la vie de tous les jours.

Prix : 14,50 €
ISBN : 978-2-494702-13-4

9 782494 702134

EDITIONS DU BRIGADIER

Rien ne donne autant le sentiment de l'infini que la bêtise.

Personnages

Alfred

La mère

La grand-mère

Ferdinand Hierlinger

Valérie

Oskar

Ida

Havlitchek

Le capitaine

Une dame distinguée

Marianne

Magiemag

Deux tantes

Erich

Emma

Hélène

Une domestique

Une baronne

Un confesseur

Un gentleman

Un bonimenteur

La pièce se passe de nos jours à Vienne, dans la Forêt Viennoise et dans la Wachau.

Première Partie

1

Dans la Wachau.

Devant une maisonnette au pied d'un château fort en ruine. Alfred, installé en plein air, avale à belles dents du pain, du beurre et du lait caillé. Sa mère lui apporte une lame plus aiguisée.

L'air résonne de chants et de musique... comme si inlassablement, mourait la valse de Johann Strauss Légendes de la Forêt Viennoise.

Et à proximité, passe le beau Danube bleu.

La mère regarde Alfred manger. Elle lui attrape soudain la main qui tient encore le couteau et plonge son regard dans le sien.

Alfred s'interrompt net. La bouche pleine, il la dévisage avec méfiance.

Un silence.

La mère, *lui passant lentement la main dans les cheveux.* — C'est gentil à toi, mon Alfred chéri... tu l'as pas complètement oubliée, ta mère, mon Alfred chéri —

Alfred. — Complètement oubliée, pourquoi ça ? Il y a longtemps que je serais venu te voir, plein de fois, si j'avais eu le temps... mais de nos jours, plus personne n'a plus une minute, avec toute cette crise et la pagaille ! Si mon ami Hierlinger Ferdinand, ne m'avait pas invité dans sa décapotable, qui sait quand on se serait revus !

La mère. — C'est très aimable de la part de ton ami, ce cher monsieur Hierlinger.

Alfred. — C'est un monsieur charmant, de toute façon. Dans une bonne demi-heure, il viendra me reprendre ici.

La mère. — Déjà ?

Alfred. — Malheureusement !

La mère. — Alors s'il te plaît, n'avale pas tout le lait caillé, j'ai rien d'autre à lui servir —

Alfred. — Ferdinand ne peut pas manger du lait caillé, il souffre d'une intoxication chronique par la nicotine. C'est un négociant on ne peut plus correct. J'ai assez souvent affaire à lui.

La mère. — Dans le commerce ?

Alfred. — Entre autres.

Un silence.

La mère. — Tu travailles toujours à la banque ?

Alfred. — Non.

La mère. — Où alors ?

Un silence.

Alfred. — Fonctionnaire, c'est pas pour moi, ça n'offre aucune possibilité de s'épanouir. Le travail, au vieux sens du mot, ce n'est plus rentable. Si de nos jours, tu veux avancer, il faut que tu travailles avec le travail des autres. Je me suis mis à mon compte. Opérations financières et genre —

Il avale de travers et est pris d'une quinte de toux.

La mère, *lui tapant dans le dos.* — C'est bon ?

Alfred. — J'ai failli m'étouffer.

La mère. — Je suis contente que ça te plaise.

Un silence.

Alfred. — À propos de s'étouffer : où est passée notre chère grand-mère ?

La mère. — Elle est assise dans la cuisine, je crois, elle prie.

Alfred. — Elle prie ?

La mère. — La peur la rend malade.

Alfred. — La peur ?

Un silence.

La mère. — N'oublie surtout pas de lui souhaiter son anniversaire... Le mois prochain, elle aura quatre-vingts ans, si tu ne lui souhaites pas son anniversaire, ça sera de nouveau l'enfer pour nous autres. Tu sais bien que tu es son chéri préféré.

Alfred. — Je note. *(Marquant.)* Anniversaire grand-mère. Quatre-vingts. *(Repus, il se lève.)* Un âge canonique. *(Consultant sa montre-bracelet.)* Ça va être l'heure, je pense. Ferdinand sera là d'une minute à l'autre. Il y a une dame avec lui.

La mère. — Qu'est-ce que c'est que cette dame ?

Alfred. — Une dame d'un certain âge.

Un silence.

La mère. — Quel âge ?

Alfred. — Moyen.

La mère. — Elle a des sous ?

Alfred. — Je n'ai pas affaire à elle.

Un silence.

La mère. — Un riche parti, on crache pas dessus. Tu n'as pas encore dégotté celle qu'il te faut.

Alfred. — Possible ! Parfois, j'aimerais bien avoir une ribambelle de mômes autour de moi, mais après, je me dis toujours : le destin en a décidé autrement —

La grand-mère, *sortant de la maisonnette son bol de lait caillé à la main.* — Frieda ! Frieda !

La mère. — Il y a encore le feu ?

La grand-mère. — Qui est-ce qui a volé mon lait ?

La mère. — Moi. Alfred chéri avait si bon appétit.

Un silence.

La grand-mère. — Il avait encore de l'appétit ? Il avait encore de l'appétit ? — Et moi, on me demande même pas ? Comme si je n'étais déjà plus là — *(À la mère :)* Ça te plairait, hein !

Alfred. — Bêêê !

Il lui tire la langue.

Un silence.

La grand-mère. — Bêêê !

Elle lui tire la langue.

Un silence.

La grand-mère, *d'une voix perçante.* — Si c'est comme ça, je ne veux plus de lait du tout ! Tenez !

Elle vide son bol par terre.

Ferdinand Hierlinger entre avec Valérie, une quinquagénaire pomponnée, en tenue d'automobiliste.

Alfred. — Permettez que je fasse les présentations : ma mère, mon ami Ferdinand Hierlinger et madame Valérie — et là-bas, ma grand-mère chérie —

La mère. — C'est très gentil à vous, monsieur Hierlinger, d'avoir emmené mon Alfred chez nous, à la campagne — Je vous remercie beaucoup, merci —

Ferdinand Hierlinger. — Mais je vous en prie, mesdames ! C'est tout naturel ! Je vous l'aurais emmené plus souvent, ce cher Alfred... Alfred chéri n'avait qu'un mot à dire.

La mère. — Rien qu'un mot ?